

paraît de lui et il sentait dans son cœur les excitations de la haine, le désir de la vengeance !

Il se rappelle encore que, étant entré un jour dans la chambre de Lucile, il l'avait surprise tenant un papier, qu'elle s'était empressée de jeter dans les flammes du foyer.

Celui n'avait fait naître en lui aucun soupçon ; sa foi en Lucile lui fermait les yeux. Mais tous ces faits isolés devenaient des accusateurs, le mettaient en présence de la réalité, et, sans même lui laisser un instant de doute, lui montraient l'effroyable certitude.

Abusant de son aveugle confiance, sa fille recevait des lettres, auxquelles, sans aucun doute, elle répondait. Quel moyen employaient-ils pour correspondre ? Ils ne devaient point se servir de l'administration des postes : le facteur rural, même à son insu, ne pouvait les trahir. Il n'admettait pas non plus qu'ils eussent pris pour intermédiaire une personne attachée au service de la ferme, ce qui eût été une imprudence et présentait également du danger. Il se dit avec raison qu'il est des secrets qu'on ne confie jamais à personne. Il ne pouvait deviner comment ces lettres parvenaient à Lucile ; mais il traça, instantanément, le plan d'une surveillance active à établir autour de sa fille, avec l'aide de Rouvenat.

Cependant, il se demanda encore s'il ne devait pas voir immédiatement Lucile afin de l'interroger sévèrement sur sa conduite. Mais, déjà dominé par son ardent désir de vengeance, il ne pouvait plus raisonner sainement.

— Non, se dit-il sourdement, elle me cacherait la vérité, et je veux tout savoir !

Il passa le reste de la nuit dans une agitation fiévreuse, sans songer à prendre du repos. Le premier rayon de soleil le trouva debout au milieu de sa chambre, pâle, les traits contractés, les cheveux hérissés sur la tête.

II—LES RENSEIGNEMENTS

Depuis plus d'une heure, tout le monde était éveillé dans la ferme ; on avait commencé le travail de la journée.

Le fermier fit appeler Rouvenat, qui ne tarda pas à se présenter.

— Pierre, sais-tu ce qui se passe ? lui demanda-t-il brusquement.

Celui-ci ouvrit de grands yeux étonnés.

— Que veux-tu dire ? interrogea-t-il.

Puis, remarquant le visage pâle et défait de son maître, il reprit en s'approchant de lui avec anxiété :

— Qu'as-tu donc ? que t'est-il arrivé ? serais-tu malade ?

— Non ; je comprends ton étonnement, car tout à l'heure, en me regardant dans la glace, je me suis fait peur à moi-même. Pierre, j'ai fait cette nuit une horrible découverte.

— Pour Dieu, explique-toi.

— Ma fille sort la nuit.

Rouvenat tressaillit.

— Allons donc, fit-il, cela n'est pas possible, tu as eu le cauchemar.

— Je ne dormis pas ; j'étais à cette fenêtre, et à minuit, se glissant dans le jardin comme une ombre, je l'ai vue rentrer.

— Et tu ne lui as pas demandé d'où elle venait ?

— Non, car, jusqu'à nouvel ordre, je ne veux pas qu'elle sache que je l'ai vue. D'ailleurs, ce qu'elle m'aurait caché, je l'ai deviné.

— Est-ce que tu soupçonnerais ?...

— Soupçonnerais-je ?

— Tu n'as pas, je suis sûr !

— Ainsi tu n'as rien ?

— Rien.

— Ah ! je te suis sûr !

— Que crois-tu ?

— Je crois que c'est ton père !

— Cela n'est pas odieux ; j'ai vu ton père.

— C'est un homme.

— Oh ! l'accent de ta fille dans le jardin, c'est tout autre.

— Puisque tu n'as rien vu à travers les arbres.

— Jacques, quelqu'un de ceux qui sont actuellement à la ferme, crient la faim.

— Ta réponse est la tête. Je n'ai rien vu au contraire.

— Ceux qui ont vu la tête, c'est aux malades que l'on sacrifie une tête.

— Reste, hier soir, j'ai vu la tête.

— Une autre fois, Lucile est venue sans remède.

— J'ignore encore si elle est venue.

— Le fermier dit que c'est la tête.

— Tout ce que tu dis est jaloux ; ils m'ont dit comme ils rient d'opprobre !

— Pierre Rouvenat a parqué.

— Au bout de la ferme, naissante, pâle.

— Oui, plus pâle.

— Est-ce que tu n'as rien vu ?

— Non, car, jusqu'à nouvel ordre, je ne veux pas qu'elle sache que je l'ai vue.

— D'ailleurs, ce qu'elle m'aurait caché, je l'ai deviné.

— Est-ce que tu soupçonnerais ?...